

Jean Cocteau et la lanterne magique

Patrick Schupp

Numéro 144, janvier 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schupp, P. (1990). Compte rendu de [Jean Cocteau et la lanterne magique].
Séquences, (144), 24–25.

Jean Cocteau et la lanterne magique

Dès son plus jeune âge, dès ses premières parutions, Cocteau est déjà à cheval entre le monde du rêve et celui de la réalité. Et il ne pouvait manquer de se lancer dans le 7e art pour tenter de donner corps à son univers imaginaire. Aussi bien, a-t-il été tour à tour réalisateur, scénariste, dialoguiste, commentateur, parolier, et même comédien, et pas seulement dans ses films!

De la poésie comme de la passion, qui l'ont toutes deux meurtri et grandi, Cocteau a constamment voulu toucher l'âme, cette âme si difficile à cerner, et qu'il cherchait en toute chose, en tout être aussi, pour peut-être tenter de retrouver un reflet de la sienne. «Cette nuit du corps humain qu'on appelle âme», dit-il, une fois, cette nuit qu'Orphée «ombre parmi les ombres» va explorer en franchissant le rideau de verre du miroir, afin, dans l'envers du visible, de tacher de trouver cette âme de la poésie.

Parce que tout homme devrait écrire un Faust, Cocteau, dans une sublime liberté créatrice, en a écrit trois: *Le Sang d'un poète* (1930), *Orphée* (1950) et *Le Testament d'Orphée* (1960). Tous trois répondent au conseil de Goethe: «Meurs et deviens». Le premier est un brouillon génial, le second une oeuvre de perfection classique (comme le sera aussi *L'Aigle à deux têtes*) et le troisième retourne à la source du premier en puisant, dans ses images un peu naïves, l'espèce de réalité que, paradoxalement, il tire du Merveilleux. Avec *Le Testament*, la boucle est bouclée, le poète a gagné sa liberté pour l'éternité. Il dit d'ailleurs, dans cette oeuvre, avoir voulu circonvier «la manière dont la vie se charge d'alimenter le rêve, puisque, en outre, ma propre vie doit s'y refléter et s'y blasonner sans que je le fasse exprès. Ni queue ni tête, mais une âme...».

Jean Cocteau est le premier, parmi les grands écrivains et poètes du XXe siècle, à avoir su choisir, aimer et reconnaître le cinéma comme il l'a si bien fait. Il ne fit que les films qu'il avait envie de faire, quand il en sentait l'appel (ou le besoin), et cela représente six films en trente ans, films qui n'ont été reçus comme ils le méritaient que bien plus tard, quand le combat était terminé. Le combat? Ne dit-il pas, dans ses *Entretiens sur le cinématographe*, que «le public croit que, si le langage n'est pas «poétique», ce n'est pas un film de poésie»? Et il ajoute: «La France est un pays qui déteste la poésie, mais c'est un pays de poètes, parce qu'un poète ne peut travailler que dans la lutte, lorsqu'il est «contré»; et chez nous, on est toujours «contré».

Le Sang d'un poète [1930]



La Belle et la Bête [1945]



L'Aigle à deux têtes [1947]



Aussi, lorsqu'il s'est agi, dans le cadre des événements spéciaux, pour le Festival du nouveau cinéma et de la vidéo, de rendre hommage au centenaire de Cocteau, Gilles Blain, responsable de cet événement, a-t-il voulu programmer non seulement les films qui ont fait la gloire de Cocteau réalisateur (*Le Sang d'un poète*, *La Belle et la Bête*, *L'Aigle à deux têtes*, *Les Parents terribles*, *Orphée*, *Le Testament d'Orphée*), mais aussi ceux auxquels il a participé comme scénariste, dialoguiste, parolier ou même comédien: *Le Baron Fantôme*, de S. de Poligny, dont il écrit les dialogues, *L'Éternel retour*, où il reprend, pour le compte de Jean Delannoy, le mythe de Tristan et Iseult, avec scénario et dialogues, *Les Dames du Bois de Boulogne* de Robert Bresson, *Ruy Blas*, de Pierre Billon, dont il écrit le scénario et les dialogues, d'après la pièce de Victor Hugo, ainsi que *Les Enfants terribles*, où il adapte son propre roman sur les images de Jean-Pierre Melville.

Ce que le Festival a aussi apporté, c'est une étonnante sélection de documentaires dont on peut particulièrement retenir *l'Autoportrait d'un inconnu* (E. Cozarinsky, 1983), fait de souvenirs personnels, de documents inédits que commente Cocteau lui-même en voix-off. Également remarquable est *Le Désordre à vingt ans / Vision de Saint-Germain-des-Prés*, évocation des années 50 avec Boris Vian, Raymond Queneau, Orson Welles, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir et, bien sûr, Cocteau, enregistré sur le vif par la caméra du tout jeune alors Jacques Baratier. Je n'ai pas pu voir, pour des questions d'horaire, le documentaire de Claude-Jean Philippe *Cocteau ou la traversée du miroir* dont on m'avait dit grand bien. Par contre, je n'ai pas voulu rater un petit film amateur réalisé par Cocteau lui-même pendant l'été 1951, alors qu'il était en vacances chez son amie Francine Weisweiler à *La Villa Santo Sospir* que le poète, devenu peintre pour l'occasion, décore à fresques avec l'aide d'Edouard Dhermit et Frédéric Rossif.

«Je pense, disait Cocteau avec une rare lucidité, qu'il me faudra souffrir après ma mort d'un malentendu analogue à celui qui m'empêche de vivre...» En bien! c'est en route, et les manifestations se multiplient dans le monde entier, les projections de films et les rééditions aussi. J'avoue que le Festival du nouveau cinéma tenait une place fort honnête dans tout ce fracas, que les documents étaient bien choisis et parfois passionnants, et que, malgré sa réserve et son humilité proverbiales, Cocteau lui-même aurait été content.

Patrick Schupp

Les Parents terribles [1948]



Orphée [1950]



Le Testament d'Orphée [1960]

